GUTJAHR (Paul C.), *An American Bible. A History of the Good Book in the United States, 1777-1880*

Stanford, Stanford University Press, 1999, 256 p.

Sébastien Fath

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20307>

DOI : 10.4000/assr.20307

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2000

Pagination : 93-95

ISBN : 2-222-96698-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Sébastien Fath, « GUTJAHR (Paul C.), *An American Bible. A History of the Good Book in the United States, 1777-1880* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 112 | octobre-décembre 2000, document 112.24, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20307> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20307>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

GUTJAHR (Paul C.), *An American Bible. A History of the Good Book in the United States, 1777-1880*

Stanford, Stanford University Press, 1999, 256 p.

Sébastien Fath

RÉFÉRENCE

GUTJAHR (Paul C.), *An American Bible. A History of the Good Book in the United States, 1777-1880*, Stanford, Stanford University Press, 1999, 256 p.

- 1 Par « Good Book », il faut entendre la Bible, le livre le plus lu aux États-Unis, au point d'en être devenu une quasi « icône nationale » (sur laquelle prête serment chaque nouveau président américain). Ce statut singulier de la Bible risque d'oblitérer parfois l'analyse : trop « évidemment » connue dans son contexte américain, la Bible en est-elle pour autant auscultée en tant qu'objet social, objet de consommation ? Les études sur ce terrain ne sont pas si abondantes que l'on aurait pu l'imaginer. L'auteur cite notamment Mark Noll, qui évoque le manque « choquant » de travaux académiques sur le sujet (p. 1). L'ouvrage dense de P.C.G., qui couvre la période qui mène de la fin de l'époque coloniale jusqu'en 1880, comble à ce titre une lacune. Appuyé sur une ample documentation bibliographique recueillie auprès des plus grandes institutions archivistiques (American Bible Society, Beinecke and Rare Book and Manuscript Library, the American Antiquarian Society, the Library Company of Philadelphia, etc.), l'A. a conduit une enquête historique tout à fait remarquable, rigoureuse et nuancée, s'attachant à démonter quelques idées reçues à l'épreuve des faits. Il souligne par exemple avec bon sens que les interprétations un peu rapides que l'on peut lire dans tel ou tel ouvrage consacré à la culture religieuse des Américains au sujet du « littéralisme », du « biblicisme » univoque de nombre de chrétiens se heurtent au constat d'une extraordinaire diversité de traductions, de commentaires, d'illustrations,

de para-textes « qui compliquent de manière significative toute compréhension de l'influence de la Bible aux États-Unis » (p. 3). Bien des chrétiens américains disposent en effet au XIX^e siècle de plusieurs éditions (voire traductions) différentes (ce n'est donc pas une spécificité du XX^e siècle) du « Good Book »... « Bricolage » dévotionnel avant l'heure ? Cela étant, la Bible n'est pas aux Américains ce que le Coran peut être pour les musulmans : une version unique, fixée « pour toujours ». Les multiples traductions (parfois divergentes) des textes originaux ont joué un rôle majeur dans l'histoire du christianisme américain, de ses débats, de ses lignes de fracture. En 1880, au terme de l'étude conduite par P.C.G., il existait près de 2000 éditions différentes de la Bible à disposition des Américains ! On devine que le processus, depuis, ne s'est sans doute pas arrêté là. C'est à l'étude de ces écoles de traduction, de ces aventures éditoriales, de ces évolutions du support matériel (rôle des reliures, du format, du graphisme, des illustrations...) que nous invite l'A., au nom de son principe liminaire (p. 3) : moins parler du « Livre » (ces généralités sur le rôle de « la » Bible...) et davantage parler du « livre » (un objet de consommation constamment remodelé par la demande, « des » bibles sous de multiples formes).

- 2 L'ouvrage est divisé en cinq grands chapitres (abondamment illustrés), complétés par de précieux appendices (qui fournissent des données quantitatives sur la production, la distribution, les prix, les reliures, les traductions des bibles américaines durant la période). Les deux premiers chapitres (« Production » et « Packaging ») traitent savamment des conditions d'élaboration matérielle des bibles et de leur diffusion. Les progrès techniques en matière d'imprimerie (grâce à l'usage de la vapeur), de reliure (cuir remplacé par du tissu pour diminuer le poids et les coûts), d'acheminement et de commercialisation (grâce à la poste, le rail...) sont détaillés avec minutie et sans sécheresse, car l'A. a su associer ces explications (parfois ardues pour des non spécialistes) à des trajectoires biographiques singulières, celles de grands pionniers de l'édition biblique, tels Mathew Carey, attaché à rendre ses éditions les plus « curieuses, durantes et merveilleuses » qui soient, ou Isaiah Thomas. Ces deux hommes, à l'origine de l'*American Bible Society* (fondée en 1816) et de l'*American Antiquarian Society* (qui constitue aujourd'hui le berceau des historiens de l'édition américaine), ont puissamment contribué à élargir le marché des bibles en développant une offre diversifiée et une production accrue. Complétées par des notes, des illustrations, des commentaires, à des formats différents, avec ou sans livres apocryphes, les bibles américaines de la fin du XIX^e siècle témoignent d'une variété beaucoup plus impressionnante qu'à l'heure de l'indépendance, où la « King James Version », traduction mise à l'honneur par les puritains, dominait encore outrageusement la scène. Cette diversification est remarquablement étudiée, étape par étape, par l'A. On est moins convaincu en revanche par l'interprétation qu'il donne de cette évolution. A ses yeux, l'effacement de la suprématie de la « King James Version » traditionnelle au cours du XIX^e siècle (« le Livre ») au profit d'une grande variété de bibles (« les livres ») aurait contribué (en une sorte de paradoxe des conséquences) au recul du rôle de la Bible dans l'espace public américain. En d'autres termes, la Bible aurait été victime de son succès. Devenue un produit commercial, elle aurait perdu son caractère d'objet de référence unique en sacrifiant à une diversification démythifiante et perturbante pour le lectorat. Diversification qui joua y compris sur la traduction (cf. le chap. 3, « Purity »), créant des clivages éditoriaux et doctrinaux aigus (débats autour de la « Standard Bible », des traductions en anglais moderne comme celles de Webster, 1833 ; Bernard, 1842 ; Murdock, 1851 ; Anderson, 1864 ; etc.). En dépit de la suprématie encore

globalement maintenue de la traduction King James en 1880, l'importante diversification de l'offre de traductions aurait fortement nourri « les doutes et les insatisfactions » du lectorat (p. 109). Un véritable choc culturel aurait du coup frappé la société américaine au milieu du XIX^e siècle, autour de la place de la Bible dans les salles de classes (cf. chap. 4, « Pedagogy »). Dès 1820, sous l'effet de la diversification de la littérature biblique et para-biblique, la « Bible » version *King James* aurait déjà perdu son rôle pivot dans l'apprentissage de la lecture, se trouvant reléguée en tant que lecture dévotionnelle quotidienne (p. 119). Diversifiée, progressivement démythifiée sous l'effet, d'après l'A., de l'explosion de l'offre et de la demande, la Bible vit sa place décliner progressivement dans l'enseignement, jusqu'à cette décision de la cour suprême de l'Ohio (*Minor v. Board of Education of Cincinnati*) au début des années 1870 interdisant la lecture de la Bible à l'ouverture de chaque jour de classe. Cette décision (seulement partiellement suivie d'effet) apparaît pour l'auteur comme un signe particulièrement révélateur du déclin de « la Bible » en tant qu'objet de référence, au fur et à mesure que la variété de « bibles » sur le marché désacralise l'objet, crée des débats et controverses, en particulier entre protestants et catholiques (dont les effectifs, au cours du XIX^e siècle, ne cessent de croître aux États-Unis par rapport à ceux des protestants). La « popularité » de la Bible (cf. chap. 5) aurait ainsi décliné graduellement. Trivialisée, proposée sous des versions d'une variété déroutante, elle perdit peu à peu, au long du XIX^e siècle, le statut hégémonique de « Good Book » que la *King James Version* puritaine avait acquis depuis les temps puritains. L'évocation détaillée du fameux ouvrage de Wallace, *Ben Hur*, est particulièrement éclairante. P.C.G. y voit une « parabole de la place de la Bible et des récits bibliques dans la culture américaine du XIX^e siècle. De la même manière que Jésus avait été mis à l'écart du devant de la scène dans le roman de Wallace, la Bible se trouva de plus en plus en périphérie de la culture américaine imprimée. Même les écoles du dimanche pouvaient remplacer la Bible par *Ben Hur* quand il s'agissait de décrire la Terre Sainte » (p. 173). L'A. appuie son interprétation dans un postscript où l'analyse rejoint le jugement de valeur, lorsqu'il souligne que la diversification des « bibles » américaines « priva la nation d'une ancre textuelle permettant la communication et la mémoire culturelle » (p. 177). La fragmentation du marché des bibles aurait estompé la notion de « divine inspiration » en la mêlant avec « l'invention humaine » (p. 178), désacralisant la « Bible » et fragilisant le *Sola Scriptura* traditionnel des protestants. Une telle conclusion apparaît trop péremptoire. Autant l'on se trouve convaincu par nombre d'analyses de détail sur l'impact des nouvelles traductions (l'étude du contexte de la traduction mormone, par exemple, est très éclairante), autant l'on recule devant une interprétation aussi unilatérale du déclin de la Bible dans l'espace public américain. Trop étroitement polarisé par son sujet, l'A. en est venu à oublier de multiples « causes externes » qui pourraient parfaitement expliquer, sans faire intervenir la diversification du marché des bibles, le recul de la *King James* comme objet sacré, « ancre textuelle » et culturelle de la société américaine. La simple étude des flux migratoires de populations, durant la période (apport de catholiques, mais aussi de juifs, de populations d'extrême-Orient, etc.) pourrait parfaitement expliquer les résistances de plus en plus grandes d'une partie de la population à l'imposition de lectures obligatoires de la *King James* puritaine dans toutes les salles de classe ! Par ailleurs, l'A. semble oublier (ou du moins fortement minorer) qu'il a toujours existé diverses traductions de la Bible en protestantisme, y compris outre-Atlantique. L'hégémonie de la *King James* est un construit culturel et historique transitoire, dont les

formes n'ont jamais été absolues. Si l'A. se montre convainquant dans son investigation des évolutions de la production et de la commercialisation des bibles, l'interprétation trop univoque qu'il donne du déclin de l'autorité culturelle et symbolique de « la Bible » dans la société américaine mérite donc réexamen.